

Préface

Oriane Monthéard, Université de Rouen

Caroline Bertonèche, Université Grenoble Alpes, ILCEA4

Cette notion d'engagement – notion chère au romantisme anglais –, il faut l'envisager avant tout comme le premier geste d'un acte révolutionnaire. Au-delà du contexte, il y a l'histoire et l'effervescence d'une génération double, en proie à ses mythes et à ses terreurs. Penser donc l'action des romantiques en termes de langage et d'écriture, de responsabilité et de contrats de lecture, de production créative et de subjectivité, c'est aussi mettre tout un corps social, sexuel, religieux, scientifique en mouvement : agir et se regarder agir autour d'un impératif de changement ou de prise de conscience. Faire acte d'autorité dans la bienveillance, la justice, la capacité « négative », la réticence, peut-être même aussi l'insolence et la dissension, c'est à la fois une affaire de famille, de coterie ou bien encore une affaire de femmes.

Sur cet espace mixte de la révolte et d'un romantisme sensible à toutes les conditions rassemblées autour d'un même désir d'émancipation, Marilyn Butler, dans *Jane Austen and the War of Ideas* (2002), a ces mots: « The collective effort of women scholars has transformed our understanding of the literary history of the last two centuries, and has raised even more fundamental questions, though not resolved them, about the generic qualities of women's writing. It has done this in the course of an even wider enquiry into the treatment of women in society, incorporating but also going beyond the ways in which they are represented and the constraints on their creativity » (xxi). Comment penser alors la différence et l'originalité chez cette figure de l'engagement libérée de ses contraintes, seule artisane de son désenchaînement? Inutile de le scander comme un mal, le romantisme aime les femmes éclairées, engagées précisément à la lumière de leurs visions multiples. Dès le début des années 1790, Jane Austen offre le flambeau de ses inventions en partage, la porte ouverte à une succession d'héritages de forme qui voit la poésie ou

l'écriture romanesque se fondre dans le discours politique et moral, la vindication, la lettre (sur l'éducation) ou le pamphlet. D'autres suivront après elle : Hays, Inchbald, Robinson, Smith et Wollstonecraft.

La tradition des genres, parfois vécue comme un « fardeau », dirait Walter Jackson Bate, laisse alors entrevoir la possibilité d'un nouvel ordre canonique, dans la hiérarchie des lettres, certes, mais pas seulement : le canon, engagé sur plusieurs branches d'une anatomie qui se veut essentiellement « *esemplastique* », touche tout autant à la sphère organique qu'à celle du prophylactique. Trouver des remèdes aux inégalités et déséquilibres fondamentaux, tel est l'objectif, fût-il capricieux, d'un siècle qui souffre d'une prolifération en germe de ces fantasmes venant d'ailleurs, à l'image des hypocondries et hystéries qui l'obsèdent. Reposons donc la question comme un principe : les déclinaisons de l'engagement seraient-elles aussi cliniques que lyriques ? Le (pré- et post-) romantisme – sa fouguese jeunesse, ses esprits en quarantaine, ses dérives, ses addictions – réfléchit alors à d'autres modes de traitement, d'Austen à Keats. Sans oublier, bien sûr, le lieu et l'endroit où l'on s'engage, objet d'une esthétique à part. Ainsi distingué pour ses splendeurs nébuleuses et la beauté de ses noblesses, l'engagement, s'il est parfois discret ou ambivalent, est néanmoins une des fiertés du romantisme : la promesse d'une marche en avant, d'un paysage qui s'ouvre aux douleurs comme à la transmission, entre ferveur et héroïsme. Si donc s'engager, c'est faire un choix, le romantisme a au moins cette vertu de nous mettre presque toujours dans l'embarras.

Ce numéro s'ouvre sur l'engagement romantique dans son rapport à la corporéité ou à l'incarnation. **Caroline Bertonèche** montre comment le discours sur/par le corps figure au cœur d'une lecture engagée chez Jane Austen. En représentant ce corps qui parle et que l'on se doit d'écouter, Austen relaie les interrogations scientifiques de ce début du 19^e siècle et s'engage ainsi dans son temps. Par ailleurs, le discours littéraire qui passe par le corps ancre le propos dans une culture du banal, parfois à contre-courant de la veine révolutionnaire mais proche de la perception antique du corps. Jane Austen donne plus particulièrement une voix au ventre, dans tous ses états, et dont les fonctions essentielles liées à l'ingestion révèlent et réparent les défaillances de l'esprit : le ventre profère, proteste avec bruit et inversement se régale de mots, tandis que la nourriture est à même de rassasier les bavards. Les (in)satisfactions de l'estomac, dans leur dimension sociale,

médicale, narrative et potentiellement comique, procurent ainsi à Austen un mode d'expression complexe et original pour rendre compte des pathologies de l'être.

Sébastien Scarpa associe dans son étude les œuvres de Crabbe, Cowper et Blake, qui affichent la même indignation face à une condition humaine dégradée par les bouleversements économiques et sociaux du siècle. Chacun, selon les modalités qui lui sont propres, dénonce l'aliénation des plus faibles, au moyen d'une diction poétique qui imprime dans la texture du poème, dans son tempo et sa grammaire la compassion et la colère qu'ils entendent transmettre au lecteur. La langue et la voix ainsi travaillées en profondeur par l'emphase, qu'elle se fasse dense, digressive ou pesante s'enracine dans le réel pour donner corps à la douleur humaine.

Les deux articles suivants s'intéressent à l'essoufflement de l'engagement, voire au désengagement. Chez John Thelwall, **Kimberley Page-Jones** observe comment la poétique de la marche, à la croisée de l'action et de la pensée, suit les contours de l'engagement politique du poète en historicisant le paysage. Dans *The Peripatetic*, qui procède à l'inverse des poèmes wordsworthiens de l'errance, où l'engagement se fait plus dilué, la nature et ses motifs revêtent directement un sens politique afin que s'énonce haut et fort le désir de réforme face aux abus de pouvoir. La voix dissidente de Thelwall résonne par ailleurs dans les textes de Wordsworth et de Coleridge, qui tantôt l'étouffent et marquent clairement leur distance vis-à-vis de convictions qu'ils ne partagent pas, tantôt préservent encore l'écho d'un engagement frontal et immédiat qui n'est plus tout à fait le leur et qu'ils peinent à renier.

Aurélié Thiria-Meulemans poursuit la réflexion en examinant le « désengagement idéologique à l'œuvre dans les Livres IX à XI du *Prélude* », où Wordsworth livre sa perception de la révolution lors de son séjour en France entre 1791 et 1792. Le malaise du poète lorsqu'il relate les événements dont il a pu évaluer toute la violence *a posteriori* seulement, ainsi que son sentiment ambigu de culpabilité pour avoir malgré tout soutenu les idées révolutionnaires aux premières heures du mouvement, se manifestent à travers divers procédés de distanciation consistant pour le « *je narrant* » à se représenter en spectateur figé dans son déni et constamment en dehors de l'Histoire.

Deux autres études portent ensuite sur la représentation des figures de l'engagement, qu'elles soient personnages romanesques ou voix mythiques. Dans son article sur le roman radical anglais, **Marion Leclair** propose de dresser une typologie des figures de l'engagement dans les œuvres de Bage, Fenwick, Godwin,

Hays, Holcroft, Inchbald, Thelwall, Robinson, Smith et Wollstonecraft, en se fondant sur une analyse socio-économique des différents groupes composant la société britannique du 19^e siècle, telles que représentées dans ces romans. Tous ces textes, qui défendent les droits des femmes et/ou s'insurgent contre un ordre politique, social et économique qui ne profite qu'aux puissants, donnent vie à des personnages qui se font le porte-parole de leur auteur non seulement à travers leur discours et leurs actions, mais aussi par la place qu'ils occupent dans le schéma actanciel. Croiser l'origine sociale de ces personnages avec les idéologies qu'ils embrassent permet alors de faire apparaître des combinaisons très diverses et parfois inattendues qui modélisent les différents types d'engagement au sein du mouvement radical.

Dans son article sur Byron, **Marion Fagot** s'appuie à la fois sur des éléments biographiques et sur l'œuvre pour exposer comment le poète a cherché à construire son image de héros homérique. Le souhait de Byron d'accomplir une mission d'importance le pousse en effet à embrasser la cause grecque en 1821, ce qui devient l'occasion pour lui d'une véritable mise en scène de soi, afin que les actes de bravoure ou « en amont du combat » puissent s'insérer dans un « geste romantique ». Inspiré par *l'Iliade* et par ses propres textes, traversés par l'image d'Achille, Byron suit ainsi les pas du héros antique avec qui il partage une obsession de la mort glorieuse et dont il va jusqu'à revêtir certains des attributs, afin de façonner une figure de lui-même éternellement héroïque et mythique.

C'est enfin sur la difficulté à s'engager que se clôt le volume. **Céline Lochot** analyse les prises de positions politiques de De Quincey pour en souligner toute l'ambiguïté et ainsi définir « l'idée paradoxale d'un engagement réticent ». Celui qui redoute l'irréversibilité et l'obsolescence de ses choix idéologiques dans un monde en constante évolution emploie diverses stratégies langagières – parfois muées en stratagèmes – telles que l'humour, l'ironie, le repli sur soi ou le rejet de la responsabilité, pour s'auto-représenter dans la posture du semi-engagement. Moins qu'un manque de convictions, les engagements fluctuants de De Quincey révèlent l'inadéquation de ses idéaux à son époque.

Oriane Monthéard examine enfin comment la poésie keatsienne s'engage, à sa manière, non pas en faisant gronder la voix de la révolte, mais dans l'établissement d'une promesse sous la forme d'un contrat de lecture minimal. La mission que se donne Keats et la responsabilité qui s'y attache transparaissent à la fois dans la

réflexion du poète sur son statut et dans la structure fréquente de l'adresse soulignant l'importance de la visée dans la parole poétique et celle du désir de partage, jusqu'au don de soi. Toutefois, cet engagement ne manque pas d'ambivalence, comme en témoignent la relation ambiguë au lectorat et les représentations du poète sous les traits de locuteurs hésitants ou peu enclins à assumer leur rôle.

Bibliographie

BUTLER, Marilyn. *Jane Austen and the War of Ideas*. Oxford: Clarendon Press, 1987.

BATE, Walter Jackson. *The Burden of the Past and the English Poet*. Cambridge, MA.: Harvard University Press, 1970.